

## ■ ETHNOLOGIE-HISTOIRE

### D'Amérique en Europe

Éric Taladoire

CNRS Éditions, 2014  
[288 pages, 22 euros].

Le sous-titre de l'ouvrage, *Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde*, est le contrepoint exact du point de vue européocentrique habituel sur les « grandes découvertes » et le « Nouveau Monde ». Même si l'auteur souligne à plusieurs reprises le caractère novateur de son étude, celle-ci s'inscrit dans une série d'ouvrages récents adoptant sur l'histoire un regard qui n'est plus européocentrique.

Les quatre siècles qui vont de la découverte de Christophe Colomb (1492) à 1892 sont divisés en deux périodes. L'articulation entre les deux se fait au moment de la venue de Pocahontas à Londres (1616), qui correspond à la fin du trafic esclavagiste de l'Amérique vers l'Europe, remplacé par le commerce d'esclaves venus d'Afrique.

Tour à tour mis au rang d'objets exotiques, témoins de la conquête, esclaves, intermédiaires, représentants officiels de populations, exhibés – malgré eux ou de bon gré –, caricaturés ou mythifiés, les Amérindiens

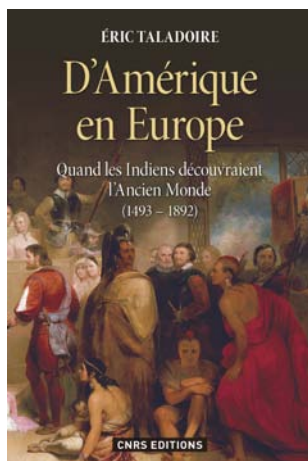
apparaissent en Europe dans des rôles bien différents. Ce qui frappe d'abord, c'est le nombre des visiteurs (3724 cas documentés, rassemblés en annexe), qui ne sont que la partie visible de l'iceberg ; le nombre des esclaves qui ont été déportés d'Amérique en Europe demeure en fait inconnu.

Ce sont ensuite les flux, va-et-vient incessants malgré leur longueur à travers l'Atlantique, difficilement imaginables pour nous, habitués que nous sommes à la rapidité des échanges entre Ancien et Nouveau Mondes ; or certains voyageurs traversent l'océan à plusieurs reprises... Que nombre d'entre eux aient été razzés, convertis d'office, enrôlés ou emmenés de force vers un Ancien Monde qu'ils découvrent avec un mélange d'admiration (pour la technique) et d'horreur (pour la société), ce n'est pas une nouveauté. Que d'autres viennent pour en appeler à la justice royale – et s'en retournent –, pour sceller des alliances, comme les Iroquois, Cherokees, ou Abenatis, voilà qui l'est moins.

L'un des grands intérêts de l'ouvrage est d'abord de documenter les différentes facettes de ces échanges. Un autre est de montrer que les Amérindiens ne sont pas seulement victimes, mais acteurs, comme l'exprime bien le titre de la deuxième partie : *Une perspective inversée*. Un dernier mérite est celui de nous rendre très proches certains destins, parfois simplement ébauchés, d'autres fois mieux documentés. Humbles personnages ou lettrés, acteurs, élites, « sauvages » bons ou brutes : ce sont autant d'existences entrevues, autant d'émotions, de pièces d'une histoire qui commence à peine à s'écrire.

Nadine Guilhou

Université de Montpellier III



## ■ SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT

### La biodiversité en question

E. Casetta et J. Delord (dir.)

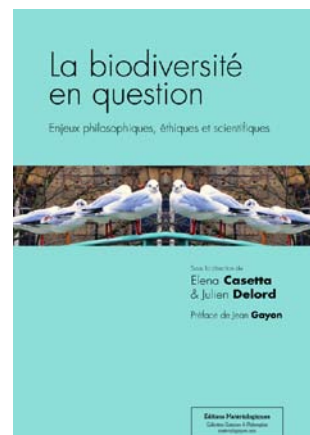
Matériologiques, 2014  
[272 pages, 23 euros].

Il est des mots qui flambent et passent de bouche en bouche comme s'ils brûlaient les lèvres, mais en même temps qu'ils diffusent et se consomment, ils se vident de leur sens. *Biodiversité* est de ceux-là. Le terme a rapidement investi l'espace public, mais on peut s'interroger sur ce qu'il recouvre et à qui il profite. Pour proposer des réponses, la philosophe Elena Casetta et l'écologue Julien Delord ont réuni une équipe pluridisciplinaire de 15 auteurs capables de contextualiser et d'analyser les multiples facettes de ce mot-kaléidoscope.

Le mot biodiversité est partout ; associations de défense de l'environnement, médias, hommes politiques, tous en font grand usage, chacun se l'est approprié, s'en est fait sa propre idée. Depuis la création de ce néologisme à l'occasion d'un colloque sur la diversité du vivant tenu en 1986, le terme a essaimé dans toutes les strates de la société, aidé dans sa progression par le sommet de Rio en 1992, où il fut brandi comme une preuve de l'urgence. Car biodiversité s'entend d'abord au sens d'érosion de la biodiversité.

Mais de quelle diversité parle-t-on ? S'agit-il de la multitude des espèces, des variations moléculaires de séquences d'ADN ou de la variété des écosystèmes, auquel cas elle engloberait biotopes et paysages, et ne serait qu'un dérisoire synonyme de nature ? Et comment envisager la biodiversité sans l'inscrire dans une perspective historique, qui oblige à penser la relativité du concept d'espèce et les évolutions des écosystèmes dans le

temps ? Qu'a gagné la diversité du vivant, thème de recherche aussi ancien que les sciences naturelles elles-mêmes, à devenir bio ? Existe-t-il un avant et un après ? L'écologie fonctionnelle qui s'était attachée dans les années 1970 à quantifier le nombre et l'abondance des espèces pour en inférer des prédictions sur la stabilité des écosystèmes, s'est-elle dotée d'un nouveau champ de recherche après 1986 ? Quant aux taxonomistes soudain intimés d'établir au plus vite un répertoire des espèces vivantes, ont-ils enrichi leur discipline de



nouveaux concepts et outils pour mener à bien l'impossible tâche dont ils sont investis ?

Ce sont ces questions et d'autres auxquelles répondent les auteurs de cet ouvrage. Tous s'accordent au moins sur un point : l'imprécision du terme trahit sa fragilité. La biodiversité serait-elle alors une coquille vide, une sorte de grand bazar de la biologie, un mot-valise dans lequel chacun met ce qu'il veut y trouver ? Elle est sans doute un peu de tout cela à la fois, mais l'ouvrage dépasse ce constat troublant. Il clarifie les enjeux scientifiques, rhétoriques et politiques de la biodiversité en donnant corps à sa polysémie.

Gérard Lambert

Centre Cavaillès, ENS, Paris

## ■ PHILOSOPHIE DES SCIENCES

### L'Occident face à la nature

Sylvine Pickel Chevalier

Le Cavalier Bleu, 2014  
(218 pages, 22 euros).



La nature est un concept vaste. Dans ce livre particulièrement intéressant et riche de références, une géographe nous invite à saisir la « complexité de la construction sociale » de ce concept, propre à l'Occident.

L'auteur retrace l'histoire du mot nature depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, montrant ainsi qu'il s'est toujours inscrit dans une perception complexe du réel. On découvre ainsi que l'intérêt pour la nature durant l'Antiquité et le Moyen Âge ne reposait pas sur une notion esthétique, un sentiment affectif ou un plaisir contemplatif, mais plutôt sur la nécessité de civiliser un monde sauvage. La valorisation de la nature vient plus tard et commence à prendre forme durant la Renaissance.

Analysant des œuvres picturales (Robert Campin, Jan van Eyck, Giovanni Bellini...), l'auteur nous fait suivre l'émergence du paysage dans la culture occidentale, qui traduit l'importance qu'y a le monde matériel. À la Renaissance et à l'âge classique, la nature représentée par les peintres perd peu à peu ses dimensions terribles et devient, sous le pinceau de Pieter Bruegel l'Ancien ou de Lucas van Valckenborch, le cadre de vie des populations paysannes. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le paysage devient enfin source d'émerveillement, mais il s'agit d'une nature idéalisée, sauvage sans être hostile.

La deuxième partie porte sur les bouleversements provoqués par « l'avènement de la société de loisirs ». L'auteur souligne le rôle de l'aménagement de sites consi-

dérés comme beaux et naturels qui permet aux classes aisées d'accéder à des environnements jusqu'alors inaccessibles. Ce faisant, on assiste à une codification des usages de la nature au service de cette nouvelle forme de consommation. L'idée de nature sauvage, à préserver, qui apparaît à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, provient des populations urbaines et aisées. Il s'agit ici encore d'une construction, en partie imaginaire, d'un lieu rêvé, calme et pacifique. C'est lors de sa mas-sification, à partir des années 1950, que ce tourisme devient particulièrement destructeur.

En partie contre ces excès émerge la recherche d'un développement rendant compatibles le besoin de « nature » et les exigences des usages, thème de la troisième partie du livre. L'auteur y met finement en lumière les multiples contradictions entre ces deux exigences. Afin de pouvoir respecter les populations locales, elle montre, à partir de son expérience en Indonésie, l'importance de pouvoir conjuguer la notion occidentale de la « nature » avec la perception très différente qu'on en a dans d'autres cultures.

Une réserve cependant : pour l'auteur, les loisirs semblent être l'élément moteur de la transformation du rapport à la nature,

idée qui me paraît incomplète en ce sens que sont oubliés les effets des inégalités sociales. Pour autant, voilà un ouvrage passionnant !

Valérie Chansigaud

Labo. SPHERE, Université Paris 7

## ■ BIOCHIMIE-NUTRITION

### Ni cru ni cuit

Marie-Claire Frédéric

Alma, 2014  
(350 pages, 29 euros).

Cette merveille de livre fourmille de détails passionnants sur la longue histoire de la fermentation dans l'alimentation. Merveilleuse histoire, parce qu'elle permet la survie de nos ancêtres, pour qui la transformation microbienne était incompréhensible. On a fait des mythes pour moins que cela !

Nous avons tous déjà rencontré des fermentations mystérieuses. Lors d'une promenade en bateau, nous pêchons des maquereaux et les laissons sur le pont arrière ; une fois à terre, ils sont « pourris ». Est-ce l'orage ? Nous confectifions une brioche et mêlons à la pâte une poudre que nous croyons standardisée, à savoir de la levure lyophilisée ; celle-ci ne lève pas. Plus spécialisé, un problème récent rencontré au laboratoire : nous étudions l'hydratation de



### Traité de physique

Jacques Rohault

CTHS, 2014  
(390 pages, 45 euros).

Le quatrième défaut que j'ai remarqué dans la méthode des Philosophes, est qu'ils ont négligé les Mathématiques, écrit Jacques Rohault (1618-1672) dans sa préface, ce qui l'identifie d'emblée comme l'un des premiers cartésiens. La clarté avec laquelle J. Rohault explique la physique de Descartes fit de son traité un immense succès au XVII<sup>e</sup> siècle. La réédition de cet ouvrage de 1671 permettra donc à chacun de comprendre pourquoi il contribua tant au dépassement de la physique aristotélicienne.



### La maladie, catastrophe intime

Claire Marin

PUF, 2014  
(84 pages, 8 euros).

La maladie n'est pas seulement une atteinte physique, elle est aussi l'intrusion d'une altérité qui bouleverse la personnalité du malade. L'auteur examine comment le soin doit aider le malade à se réapproprier son corps handicapé, voire à l'aimer. En proie à la souffrance, à la dégradation, il peut en venir à ne plus savoir qui il est. La maladie révèle-t-elle sa « vraie personnalité », jusque-là enfouie ? Ne fait-elle que détruire sans contrepartie un édifice bâti au fil des années et des habitudes ? Voici quelques-unes des questions traitées dans ce texte plein de sensibilité.



### Les meilleurs blogs de science en français

Pascal Lapointe (dir.)

MultiMondes, 2014  
(328 pages, environ 19,80 euros).

Cet ouvrage publié au Québec est parti d'un constat : il existe de nombreux blogs de science en français, mais ils sont encore jeunes et peu visibles. Pour y remédier, cette anthologie propose une compilation des meilleurs textes de la blogosphère scientifique francophone. La deuxième édition (2014) regroupe 52 billets sélectionnés par un jury de journalistes scientifiques et de blogueurs. Un panorama varié et vivant de la vulgarisation scientifique, avec des sujets étonnants, amusants et parfois profonds !